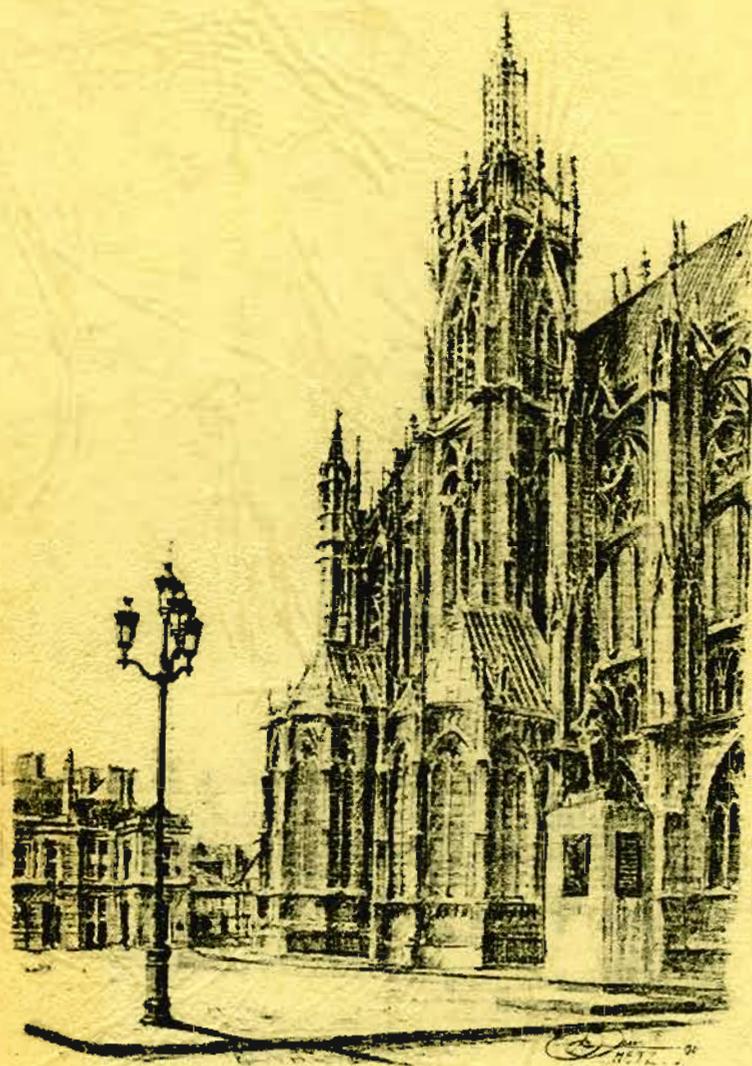


BULLETIN
DE L'AMICALE DES ANCIENS DE LA
BRIGADE INDEPENDANTE ALSACE-LORRAINE
221 - I, 1991



Bienvenue à Metz

EDITORIAL

RENDEZ-VOUS A METZ LE 24 MAI

JANVIER 1991

A nouveau une guerre, avec son cortège d'horreurs, de peines, de souffrances, de morts !

Nous pensions, naïfs, qu'après la nôtre, pour laquelle tant de nos camarades ont laissé leur jeune vie, ce serait fini...

Hélas ! Les conflits se sont succédés dans toutes les parties du monde, parce qu'à chaque fois des hommes n'arrivaient pas à se comprendre ou voulaient tout simplement dominer leur voisin.

Combien de guerres faudra-t-il encore pour qu'enfin les humains deviennent sensés ?

MAI 1991

Ce sera, pour les Anciens de la B. A. L., la réunion annuelle procurant la joie de revoir les visages amis, même flétris par les ans, et le rappel de tant de souvenirs toujours aussi jeunes, non sans avoir une pensée pour tous ceux qui ont quitté nos rangs au fil des années.

Souhaitons que, d'ici là, un règlement pacifique aura pu être trouvé à cette guerre, et que nous nous retrouvions sans arrière-pensée; et, pour certains d'entre nous, sans la crainte pour un parent proche ou lointain, engagé dans cette tourmente.

Espoir pour un monde enfin en Paix ! Utopie ?

Espoir de nous retrouver très nombreux en mai à METZ ! Réalité.

Pierre PILLLOT,

Président de la Section Moselle.

SECTION MOSELLE

ASSEMBLEE GENERALE DU 14 DECEMBRE 1990 Rapport du président Pierre PILLOT :

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

Un grand merci à tous pour avoir répondu si nombreux (42) à notre invitation pour cette Assemblée Générale; malheureusement il nous manque pas mal de camarades qui, plus ou moins bien portants, n'ont pas pu se joindre à nous - pour n'en citer que quelques uns MICHELETTI atteint d'une phlébite, DUPRE de gros ennuis de vue, HOUVER, notre Président National qui se repose dans le Midi, et bien d'autres, POTIER Lucien, WILLEMIN André, qui, eux, sont toujours fidèles, et nous le regrettons bien.

A présent, je dois vous signaler que, au cours de l'exercice passé, nous avons eu à déplorer le décès de notre ami BRULLARD Jean et un membre du C. C. et ami de beaucoup d'entre nous, le Colonel INNOCENTI, ET ENFIN, le Président de la Section du HAUT-RHIN, Paul MEYER, grâce auquel nous étions toujours informés de la marche de l'Amicale, sans oublier Armand GOLDSTAUB et Aimé MARTIN, et, tout près de ce jour, notre ami Eugène VEVERT, dont les obsèques vont se dérouler ce jour à 15 h 15. Je vous demande, en mémoire de ces amis, de bien vouloir observer une minute de silence.

Comme prévu, et malgré l'appel de candidatures pour occuper un poste de responsabilité au Comité, je me vois dans l'obligation de vous proposer le renouvellement du Comité actuel, à savoir :

- Président : PILLOT Pierre,
- Vice-Présidents : MARING Camille, KIEFFER André, GOSSOT Lucien,
- Secrétaire : MICHELETTI René,
- Trésorier : ALBERT Paul,
- Membres : VALDAN Michel, FAIPEUR Georges.

Je dois vous signaler que la cotisation est maintenue au taux de 120.00 Francs, par le Comité Central, ayant décidé de son côté de maintenir sa part telle qu'elle est fixée actuellement.

Après ces différents exposés, il a été surtout question de la prochaine Assemblée Générale de la B. A. L. qui se tiendra à METZ, le 24 mai 1991, et dont le Comité de la Section étudie l'organisation.

Nous nous excusons d'écourter cette Assemblée, certains ayant souhaité assister aux obsèques de Eugène VEVERT.

Une prochaine réunion se tiendra le 22 mars, afin de tenir toute la section au courant des dispositions prises pour cette journée du 24 mai.

Je vous remercie de votre attention, et vous dis : A bientôt !...

Amicale des Anciens
de la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine

ASSEMBLEE GENERALE

CONVOGATION

Les membres de l'Amicale sont invités à se réunir en Assemblée Générale le vendredi ~~24~~ mai 1991 à 11.15 heures au Château Fabert, Moulins-lès-Metz. L'Assemblée Générale sera précédée d'une manifestation au Fort de Queuleu et suivie d'un apéritif et d'un repas amical, conformément au programme publié dans le Bulletin de l'Amicale, n° 221, I-91 .

INSCRIPTIONS

Le Bulletin d'Inscription ci-dessous doit être adressé au président de la section dont relève chaque membre, accompagné du règlement par chèque à l'ordre de la section .

Seuls les destinataires du bulletin dont l'étiquette-adresse porte la mention H.S. (Hors-section) pourront l'adresser directement au Président de la Section Moselle, Pierre PILLOT, 43 avenue de Nancy à 57000 METZ . Exceptionnellement les membres des sections Paris et Savoie pourront également l'adresser à Pierre PILLOT .

PROGRAMME TOURISTIQUE
du Samedi 25 mai 1991

Pour le lendemain de l'Assemblée Générale, la section Sud-Ouest a pris l'initiative d'une visite des champs de bataille de Bastogne, Belgique où fut arrêtée l'offensive de von Rundstedt dans les Ardennes en décembre 1944 . Les membres des autres sections y sont cordialement conviés .

Départ de Metz : le 25 mai à 08.00 heures du Restaurant EST-RELAIS
d'Albert PAUL à Metz-Grigy

Le matin : visite guidée des différents sites avec commentaires

A midi : déjeuner à Bastogne

L'après-midi : visite du musée de la guerre VICTORY à Arlon, Belgique,
le plus grand musée militaire américain d'Europe

Le soir : repas d'adieu au restaurant EST-RELAIS à Metz-Grigy

NOTA : Pour l'excursion en Belgique, se munir de la Carte Nationale
d'Identité en cours de validité (moins de 10 ans)

BULLETIN D'INSCRIPTION

NOM : _____ PRENOM : _____ SECTION : _____

Nombre de personnes : _____ participera à :

Journée du 24 mai 1991 : midi	:	___	x 250,-F	=	_____	-F
visite de Metz	:	___	x 50,-F	=	_____	-F
repas du soir	:	___	x 70,-F	=	_____	-F

Journée du 25 mai 1991 : excursion	:	___	x 250,-F	=	_____	-F
repas soir	:	___	x 70,-F	=	_____	-F

Au verso : inscription pour chambre d'hôtel TOTAL = _____,F

RAPPEL DES ADRESSES
DES PRESIDENTS DE SECTIONS

- - - - -

- Bas-Rhin : Edmond FISCHER
23, Bd de la Marne
67000 Strasbourg
- Haut-Rhin: Julien LIBOLD
B.P. n° 50
68260 Kingersheim
- Moselle : Pierre PILLOT
43, avenue de Nancy
57000 Metz
- Paris : Jean ESCHBACH
27, rue de l'Abreuvoir
92100 Boulogne
- Savoie : Georges TESSIER
7, avenue de Novel
74000 Nancy
- Sud-Ouest: Ernest HUTTARD
17, rue Ferdinand Buisson
87000 Limoges

RESERVATION DE CHAMBRE D'HOTEL

Date d'arrivée :

à l'hotel LIBERTE, route d'Ars-Laquenexy (près du Parc des Expositions)

	Nombre de Chambres	x	Nombre de Nuitées	x	155,-F =	_____,-F
CHAMBRES :	_____		_____		=	_____,-F
PETITS DEJEUNERS :	_____		_____		x 20,-F =	_____,-F
	↙ nombre de personnes					
			TOTAL HOTELLERIE		=	_____,-F

Ajouter les totaux INSCRIPTIONS et HOTELLERIE et faire un chèque unique

COMITE CENTRAL

PROCES-VERBAL DE LA REUNION

TENUE LE 09 JANVIER 1991, A OSTWALD

Etaient présents :

G. HOVER, B. METZ, A. DIENER-ANCEL, J. CLAUSS,
J.P. BURGER, E. FISCHER, G. GERHARDS, J. LIBOLD,
C. MARING, R. MARTIN, G. SCHMITT, F. STEPHAN.

Etaient excusés :

J. BAURES, P. BOCKEL, R. BOCH, A. BORD, J. ESCHBACH,
F. FRANTZ, P. PILLOT, C. PLEIS, M. SION,
J. SERET-MANGOLD, P. WEISS.

En ouvrant la séance, le Président du C. C.,
G. HOVER, salue les présents et leur exprime ses souhaits
de Bonne Année, pour eux-mêmes et pour ceux qu'ils
représentent.

1. Le P. V. de la précédente réunion du C. C., tenue le
17.02.1990, est adopté à l'unanimité.
2. Revenant sur les principales manifestations de 1990, le
Président du C. C. considère qu'elles furent très réussies,
qu'il s'agisse du Congrès organisé le 17 mai à STRASBOURG par
la Section du BAS-RHIN, des commémorations à DURESTAL,
MARSANEIX et ATUR, organisées par la Section SUD-OUEST ou du
11 novembre à FROIDECONCHE, organisé par Julien LIBOLD.
3. Le Trésorier du C. C., F. STEPHAN, présente les comptes du C.
C., tels qu'arrêtés au 08.01.1991. Ceux-ci font apparaître un
solde disponible de 23.999 Francs, y compris la réserve de
11.147 Francs sur le compte spécial constitué pour faire,
éventuellement, face à l'entretien ou à la réparation de la
stèle de FROIDECONCHE.
Comme les années précédentes, le Président du C. C. introduira
une demande de subvention au Ministère des Anciens
Combattants.

Le C. C. décide qu'une aide financière sera dorénavant versée de manière systématique à la section organisatrice de l'A. G. de l'Amicale. A ce titre, des subventions de 2.500 Francs seront virées :

- à la Section du BAS-RHIN, à titre rétroactif pour l'A. G. de 1990,
- à la Section de MOSELLE, pour l'A. G. de 1991.

De plus, J. LIBOLD ayant fait état d'un déficit de 600 Francs, pour la manifestation du 11 novembre 1990 à FROIDECONCHE, le C. C. décide de le prendre en charge.

Le cas de quelques anciens appartenant à deux sections ayant été évoqué, il est décidé qu'ils devront cotiser à chacune d'elles, à l'exception du montant de l'abonnement pour lequel ils auront à choisir eux-mêmes la section au titre de laquelle celui-ci sera versé.

Le C. C. autorise son Trésorier à présenter à l'A. G. de l'Amicale les comptes du C. C. tels qu'il les a arrêtés.

4. Le Président ayant souligné l'impeccable présentation du Bulletin de l'Amicale et en ayant félicité Bernard METZ, celui-ci distribue aux membres du C. C. une note sur l'édition du Bulletin, qui doit en particulier renforcer la collaboration des sections à sa rédaction et à sa gestion, ainsi que la liste des abonnés, soumise à la révision annuelle par les sections, y compris celle des abonnés à titre individuel ne cotisant pas à des sections.

5. L' A. G. de l'Amicale aura lieu le 24 mai 1991, aux environs de METZ. Le programme élaboré par la Section MOSELLE est, en l'absence de P. PILLOT, présenté par C. MARING au C. C. qui l'approuve. Ce programme, ainsi que celui de manifestations connexes facultatives, sera publié dans le numéro de mars du Bulletin. Les inscriptions doivent obligatoirement se faire par l'intermédiaire des sections qui les regrouperont pour les faire parvenir à P. PILLOT, avant le 02 mai, selon des modalités que celui-ci fera connaître aux présidents de sections.

Les sections du BAS-RHIN et du SUD-OUEST viendront en cars, ce qui facilitera les déplacements entre les divers lieux (FORT-DE-QUEULEU, CHATEAU-FABERT et CENTRE DE METZ), où devront se rendre les participants.

Une visite de la ville de METZ est ensuite prévue.

Facultative, la visite aura lieu en car, avec guide de l'Office du Tourisme. Durée : 2 heures.

Egalement facultatif :

Le repas champêtre (Méchoui) qui sera servi vers 20 heures à l'ELECTRON, restaurant situé au bord du LAC SYMPHONIE, sur le TECHNOPOLE de METZ.

Les inscriptions se feront auprès des Présidents de chaque Section, qui adresseront les relevés des participants, avec la somme correspondante, au Président de la Section MOSELLE, pour le 02 mai 1991.

Adresse : Pierre PILLOT
43, avenue de Nancy
57000 METZ

Tél. : 87.65.28.68.

PRIX :

- REPAS AMICAL DU 24 MAI à midi : 250.00 Francs,
- VISITE de la Ville : 50.00 Francs,
- REPAS DU SOIR (Méchoui) : 70.00 Francs.

Des chambres pourront être réservées à l'Hôtel "LIBERTE", route d'Ars-Laquenexy (près du Parc des Expositions), situé à 500 mètres du Restaurant EST-RELAIS (Paul ALBERT).

Téléphone de l'Hôtel : 87.75.19.57.

PRIX de la chambre, avec Bain et W. C. (1 ou 2 personnes) : 155.00 Francs.

REFLEXIONS

Onze Novembre 1990, comme tous les ans, je suis présent aux cérémonies commémorant l'Armistice de 1918, dans la petite cité qui a accueilli mes rhumatismes, pour les réchauffer à un soleil plus ardent que celui de ma LORRAINE natale : j'ai été invité personnellement par la municipalité organisatrice, je fais partie de la phalange dirigeante des A. C. de la section cantonale. J'ai lu dans les journaux régionaux, dont l'un à grande diffusion, l'entrefilet exhortant la population à venir nombreuse à cette manifestation du souvenir, et par-dessus tout, je n'ai garde d'oublier une jeunesse imbibée par les récits se rapportant à la grande hécatombe de 14-18 et les multiples enseignements que l'on en avait tirés.

L'Office à l'église paroissiale connaît une très belle affluence; il est vrai que la messe, dite pour les morts de toutes les guerres, se veut également messe dominicale, c'est pourquoi les cinq vierges folles et leurs lampes sans huile prennent aisément le pas sur la Madelon de nos poilus. Il est difficile, évidemment, d'établir un rapport logique entre le repas de noces, dont il est question dans la parabole, et "l'holocauste" auquel furent "conviés" huit millions de Français. Une main pieuse a abondamment fleuri la plaque de marbre portant en épigraphe les noms des victimes des deux guerres mondiales; à signaler que les patronymes de réfugiés israélites assassinés par les hordes nazies, coudoient ceux des autochtones ayant subi le même triste sort.

Il y a moins de tricolore dans les artère du gros bourg somnolent, que dans la chambre à coucher d'Yvette HORNER, les trois maigres étendards accrochés aux balcons ne les pavoisent que très imparfaitement.

Le Monument aux Morts est nettement plus assorti aux trois couleurs, la demi-douzaine d'emblèmes sortis du fluet cortège lui faisant une haie d'honneur plus vivante.

Sobre ! Sobre, la cérémonie !

Ni tambour, ni trompette pour l'appel aux morts.

Nulle Marseillaise.

Un dépôt de gerbes et une minute de silence, de ce silence plus palpable quand il n'y a pas foule. Cette dernière : une dizaine d'édiles, deux gendarmes, un petit piquet de sapeurs-pompiers, quatre fillettes qui s'évertuent à trouver des boutonnières vierges pour coller leurs bleuets, quelques chiches dizaines d'Anciens Combattants et autres participants, c'est tout. De quoi comptabiliser moins de présents que de noms figurant sur les quatre faces du Monument : 94, toutes luttes armées confondues, dont 56 pour la seule Grande Guerre.

Ce dimanche, 11 novembre 1990, les enseignants ne bénéficient point de la traditionnelle journée de congé, les lycéens préparent les "*manifs*" à venir, les écoliers doivent être criblés de devoirs sur les après-guerre ou rêvent d'être lycéens, les autres... tous les autres...

Le ciel a pris sa chape grise et superpose son propre coloris à la gouache mélancolique de cette journée sans panache. L'amertume m'accompagne sur le chemin du retour, sentiment de tristesse lié à ma déception personnelle et à l'injustice suscitée par cette indifférence que n'ont point méritée de valeureux combattants, morts pour que d'autres puissent vivre librement... Et, je songe que, dans un village frontalier de la région sarregueminoise, cher au Président National et à quelques autres membres de la Brigade, les galopins de maintenant qui empruntent la *rue de Verdun* et celle du *8e Zouaves* pour leurs déplacements, leurs jeux et leurs facéties, ne doivent vraisemblablement guère mieux savoir pourquoi elles se dénomment ainsi.

L'après-midi, je me retrouve une nouvelle fois à l'église, avec les mêmes drapeaux, pour l'enterrement d'un brave qui a rejoint la grande armée de ceux qui ne combattent plus.

Alors qu'il y a 72 ans, exactement, le clocher de JASMIN - comme tous les clochers, clochetons, campaniles et beffrois de FRANCE et de NAVARRE - bruissait de cette énorme bouffée de joie qui marquait la fin de quatre années d'hostilité, aujourd'hui, onze novembre du souvenir, il ne sonne que le glas pour le dernier combattant 14-18 domicilié dans la commune.

J'ai encore en mémoire la disparition du dernier fantassin de Crimée, le départ définitif de l'ultime survivant de l'héroïque charge des cuirassiers de REICHSHOFFEN. Le peuple des anciens de 14-18 finit de s'amenuiser; dans une poignée d'années, le dernier rescapé, de la soi-disant der des ders, ira les rejoindre au-delà d'une frontière qui ne nous appartient plus. Qui sera-t-il ? Attaquant du CHEMIN DES DAMES ou défenseur de VERDUN ? Blessé de la SOMME ou gazé du MONT KEMMEL ? Rampant ou as de l'aviation ? Fusilier-marin de DIXMUDE ou sous-marinier des DARDANELLES ? Tourlourou de 14, troufion de 16 ou pioupiou de 18 ? Peu importe !

Une page sera tournée. Vers l'oubli, si l'on considère l'indifférence déjà en préambule ? A moins qu'un tonitruant bicentenaire ne sorte des musées militaires, pour quelques spectacles éphémères, les capotes bleu-horizon, un vétuste char Renault, les chéchias des tirailleurs de MANGIN ou un coucou, cousin du "*Vieux Charles*" de l'escadrille des Cigognes ?

Raymond BERGDOLL,
le 16.11.1990

Charles MANGOLD

Sa mémoire n'a jamais trop fait bouger les colonnes de notre bulletin.

Si je tente de survoler fugitivement et imparfaitement les années de dévouement à la Patrie, de cet être d'exception, Alsacien de naissance, Périgordin d'adoption et Français jusqu'à la moelle, c'est que nombre des nôtres le connurent, l'approchèrent ou servirent sous ses ordres, puisqu'il fut le commandant des Forces Françaises de l'Intérieur, Secteur Centre de la Dordogne, dépendant de la 12e Région, et que son fils, Paul SERET-MANGOLD, un des Vice-Présidents de la Section SUDOUEST, a su faire en ma faveur une entorse à sa discrétion native en livrant à ma curiosité des documents, dont je tiens l'essentiel de ma relation.

Pourtant, Charles MANGOLD n'est point tombé dans le labyrinthe de l'oubli profond : OSTWALD, son lieu de naissance, qu'apprécient les gens du C. C. qui y ont implanté de fortes habitudes en s'y réunissant souvent chez leur dévoué Secrétaire, a, dès la fin de la guerre, su attribuer à la place la plus importante commune, le patronyme de ce fils des plus valeureux. VERGT, petite cité qu'à tort ou avec raison, on a traitée, en Dordogne, de capitale du maquis, a de même rebaptisé le rond-point de la Mairie que parcourront les congressistes de la B. A. L. en 1992, pour lui adjuger le nom de celui que tous ses habitants estimèrent sous le pseudonyme de "*Commandant VERNOS*", aux temps sombres de la FRANCE, en deuil de sa liberté. La ville de PERIGUEUX, enfin, désireuse de perpétuer le souvenir de la fin héroïque du résistant hors de pair que fut le Chef de l'A. S. dans la région, a également tenu à changer la dénomination de la voie qui part du Cours FENELON pour desservir le Lycée BERTRAN-DE-BORN, devenue depuis avril 1947 "*rue Charles MANGOLD*", au cours d'une émouvante cérémonie, présidée par le Ministre de l'Education Nationale de l'époque, Marcel-Edmond NAEGELEN, un Strasbourgeois, ami du défunt.

Voici donc livrée à la postérité et à partir de l'apposition de quelques plaques, des échos d'un passé glorieux, qui prend racine, il y aura cent ans sous peu, le 22 août 1891, à OSTWALD, pour s'interrompre le 12 août 1944, au Mur des Fusillés du 35e RA, à PERIGUEUX, un passé dont j'éparpille les miettes dans les vents de l'Histoire.

Ecolier à OSTWALD, lycéen à NANCY, enrôlé dans l'armée allemande en 1914, ce fils d'ouvrier déserte rapidement pour passer la frontière et rejoindre les rangs de la Légion Etrangère, en premier, le 3e Zouaves par la suite. Blessé dans les DARDANELLES et à VERDUN, cité sept fois durant la grande tourmente, il entre, après l'Armistice de 1918, au Ministère des Biens d'Intérêts Privés; il y sera nommé Chef de Section.

L'évacuation de 1939 le propulse sur PERIGUEUX, ses services se situent rue Gadaud, lui-même demeure avec sa famille 2, *rue des Chaînes*. C'est de là qu'il rejoint la Résistance, sous le pseudonyme de "VERNOIS" une Résistance pour laquelle il donne le meilleur de son être.

Le rayonnement de cet homme droit, honnête, franc, est incontestable. Durant deux années, avec une assurance tranquille et une imprudence, qu'il justifie par la profonde confiance qu'il voue à sa bonne étoile, il s'expose, se tapit, déjoue toutes les embûches et chausse-trapes qui lui sont posées - car il est recherché activement - parcourt à bicyclette des centaines de kilomètres, mange sur le pouce dans un camp pour prendre, tout habillé, quelques heures de repos dans un autre, échafaude des plans, saisit le moment opportun pour les coups de main les plus hardis, sait surtout insuffler confiance et énergie, là où penvent s'installer doute et pessimisme. Ce parcours, semé d'exploits multiples, prend fin, le 7 août 1944 : il tombe aux mains de la Gestapo.

Durant cinq jours et cinq nuits, il est torturé dans les géôles du 35e RA, à PERIGUEUX. Il ne parle pas. Parce-que, toujours, il avait affirmé : *"Les Boches ne m'auront pas"*, il s'ouvre les veines.

Mais les Boches ne le laisseront point mourir de la mort qu'il s'est choisie. Ils le tirent hors de la mare de sang qui s'élargit sous lui, ligaturent hâtivement la plaie, lui administrent une piqûre pour le ranimer et le fusillent, incontinent, dans le sinistre retrait de cour affecté aux exécutions sommaires, debout et conscient.

Son corps et ceux des quarante autres suppliciés du 35e RA, cherchés vainement dès la libération de la ville, sont découverts bientôt dans un charnier, à la suite des révélations de prisonniers allemands, faits à SAINT-ASTIER. Les travaux de déterrement, par ces mêmes prisonniers, s'effectuent sous la surveillance du Commando VALMY.

Comme pour marquer plus profondément l'appartenance de Charles MANGOLD aux deux provinces qu'il avait particulièrement aimées, sa dépouille est confiée à la terre périgourdine, au cimetière SAINT-GEORGE, avant d'être rendue définitivement à l'ALSACE; elle repose dans la nécropole SAINT-URBAIN de STRASBOURG-NEUDORF.

Ci-dessous, le texte du Décret décernant la Légion d'Honneur, à titre posthume, à Charles MANGOLD, une croix qui, avec la Croix de Guerre 39/45 avec palme, va rejoindre la panoplie des décorations antérieurement acquises dont j'extraits, entre autres, la Croix de Guerre 14/18 avec 2 palmes, la Médaille Militaire et la Médaille de la Résistance.

Sont promus :

Au grade de chevalier, à titre posthume, MANGOLD Charles,
Commandant des Ex-Forces Françaises de l'Intérieur de la 12e Région.

"Entré dans la Résistance fin 1942, a participé à l'organisation des maquis du Centre de la DORDOGNE. A dirigé de nombreux parachutages de liaison. Chargé du S. R., a rendu de grands services au cours de la période de luttes clandestines. En juillet 1943, devient le Chef de l'A. S. à PERIGUEUX. Recherché par la milice et la Gestapo, a pris le maquis le 1er décembre 1943 et, par son activité, a assuré le recrutement et l'armement de plusieurs groupes de patriotes. Dès le 6 juin 1944, il redouble d'action et prépare de nombreux coups de mains en opérations contre l'ennemi, qu'il dirige avec audace et sang-froid. Tous ses exploits sont couronnés de succès et apportent un gros butin aux troupes de la Résistance. Arrêté le 7 août 1944 par la Gestapo au cours d'une mission. Incarcéré à PERIGUEUX et torturé pendant 5 jours, il supporte avec cran les plus odieux supplices, sans rien avouer à ses bourreaux. A été fusillé à PERIGUEUX le 12 août 1944, victime du devoir."

Fait à Paris, le 4 février 1945.

(Texte signé par le Général de GAULLE et contresigné par le Ministre des Armées, MICHELET).

Raymond BERGDOLL.

DANS LE CIEL D' "URANUS"

Alors que nous nous acheminons vers une EUROPE, dont feront partie et Allemands et Français, que les deux pays ont enterré depuis des décennies les haches de guerre qu'ils utilisèrent réciproquement, des siècles durant, que leurs gouvernements adoptent souvent des similitudes de vue, que leurs jeunes se rencontrent en tissant des liens d'amitié, certains journalistes, en mal de copie peut-être, rouvrent le dossier de l'épuration en DORDOGNE. Le passage sur les écrans de PERIGUEUX, d' "URANUS", le film concocté d'après l'oeuvre ambivalente et trouble de Marcel Aymé, a joué un rôle de détonateur pour des propos tendant à dénigrer la Résistance, la déprécier et la faire déconsidérer.

On énumère les excès, on décortique le problème de l'évaluation du nombre des exécutions sommaires - 568 selon les données officielles de 1948, mais on titre : "*Au moins 1000 personnes, très sommairement*", en spécifiant que la DORDOGNE est le département où, officiellement toujours, elles furent le plus nombreuses. On recueille les propos de descendants de certaines victimes de soi-disant bavures, et dans l'autre plateau de la balance, on jette le récit de l'assassinat, par les Allemands, du Maire de PREYSSAC-D'EXCIDEUIL et d'un cultivateur du bourg, le 29 mars 1944. On republie, encore et toujours, l'ignoble imagerie des "*tondues*" de BERGERAC, sans se soucier des peines morales endurées par des femmes que l'on continue à punir et à repunir, avec leur descendance jusqu'à la quatrième génération.

En voulant alimenter ainsi un débat sur un sujet qui conservera toujours des braises brûlantes, ces journalistes ne voient-ils point qu'ils sont en train de salir, avec une obstination malsaine, l'image de marque d'un département qui fut forte terre d'accueil pour des quantités de réfugiés de toutes origines et de toutes confessions, qui, par sa structure forestière devint le havre de la plus grosse concentration de groupements de maquisards, en FRANCE, des maquisards toujours soutenus et ravitaillés par une admirable population qui paya, elle aussi, un très lourd tribut à la répression et partant, ce qu'on ne dit jamais ou presque, le département de l'hexagone qui comptabilise le plus de hauts-lieux de la Résistance ?

Que ces journalistes, redresseurs de torts, daignent bien soumettre à leur longue et profonde réflexion, les états d'âme

des condamnés à mort du 35e de PERIGUEUX, dont certains, à défaut de papier, confièrent anonymement, à la pierre salpêtrée des murs de leur géôle, en août 1944, des messages de détresse, fort sommaires, incrustés ou simplement charbonnés, petits textes rimés ou en prose, de valeur poétique ou littéraire souvent faiblarde, mais écrits déjà avec le sang qu'ils allaient verser dans les jours à venir.

L'un des plus laconiques, le voici :

"Le 14 - Allons-nous partir ?

"Le 15 - Nous sommes là.

"Le 16 - Nous sommes là.

"Le 17 - Nous sommes là.

"Le 18 - Nous allons partir !

"Le 19 - Nous sommes toujours là."

Des dates égrenées comme les AVE MARIA d'un chapelet.

Le 20 ne figure plus sur cet éphéméride d'un genre particulier.

Le 20, il y a les coups de feu d'un peloton d'exécution qui mettent fin à cet univers dans lequel s'affrontent la profonde angoisse et des bribes d'espoir.

Le 20, l'éphéméride se tait.

Que ces journalistes, redresseurs de torts, se taisent de même pour ne point ternir le souvenir des martyrs, et, dans leur recherche du sensationnel, de l'insolite ou du nauséabond, qu'ils s'en tiennent à la supplique du "pauvre" Klaus BARBIE, appelant le Professeur SCHWARTZENBERG à son chevet.

Raymond BERGDOLL.

AVANT PROPOS

Le précédent numéro double du Bulletin (219-220, III-IV, 1990) a publié les compte-rendus par Julien LIBOLD des manifestations organisées à THANN, pour le 50ème Anniversaire de l'Appel du 18 juin. A la suite de ce compte-rendu, a été publiée l'Allocution d'ouverture de la grande cérémonie départementale commémorative prononcée le 16 juin par notre camarade André LUTRINGER, en présence du Ministre de la Défense. Ce compte-rendu mentionnait, en outre, l'exposé que la ville de THANN avait invité Pierre BOCKEL à faire le 12 juin dans la salle de conférences de l'Hôtel de Ville, au titre des manifestations préparatoires à la cérémonie. Ci-dessous le texte de cette conférence qui avait réuni un grand auditoire de personnalités haut-rhinoises, et d'anciens de la résistance.

MES SOUVENIRS DE RESISTANT ALSACIEN

1. THANN, DE JUILLET A DECEMBRE 1940

La ville de THANN s'honore d'avoir été, dès 1940, à l'origine du mouvement de la Résistance d'Alsace. La Croix dressée au sommet du STAUFEN en porte le témoignage.

De ce commencement, je ne fus qu'un modeste témoin. Hélas ! ceux qui en ont été les principaux initiateurs ne sont plus là pour en parler. A ma connaissance, nous ne sommes plus guère que trois survivants de cette toute première équipe : Marcel KIBLER, Gaston LAURENT et moi-même. Et nous voici, tous les trois, présents ce soir pour confronter nos souvenirs.

Après mon retour de captivité, en juillet 1940, je fus très vite contacté par Paul DUNGLER, et convié à une réunion clandestine au domicile d'Aimé GERRER. Je ne saurais plus préciser la date exacte de cette première rencontre, suivie

d'une série d'autres. Nous étions peu nombreux : quelques amis de DUNGLER, dont Henri MEHR, comme aussi quelques familiers de l'Abbé FLORY, dont Paulet KRAFT et moi-même. Par la suite, l'équipe s'est étoffée d'autres amis de THANN et des environs : Gaston LAURENT, Gaston HEIMBURGER, Emile EHLINGER, Marcel KIBLER, pour ne nommer que ceux dont ma mémoire défaillante a gardé le souvenir.

Paul DUNGLER était non seulement notre aîné, mais aussi le maître d'oeuvre de cette initiative audacieusement prématurée. Il avait d'ailleurs la clandestinité dans la peau et ne manquait pas d'audace. Certes, nous venions d'horizons fort différents : Paul DUNGLER était royaliste, militant de l'Action Française, disciple de Charles MAURRAS, alors que mes amis et moi-même, ensemble familiers de l'Abbé FLORY, étions plutôt tournés vers un horizon démocratique. Cette différence apparaîtra davantage dans la suite de notre aventure. Mais, pour l'heure, nous étions unis par un même refus de l'humiliation, par le fol espoir d'une libération qu'autorisait encore une guerre inachevée et la volonté de préparer, psychologiquement et techniquement, cette revanche du destin de l'Alsace présentement enchaînée.

De quoi s'agissait-il concrètement ? Avant tout d'organiser la Résistance au sein même du territoire alsacien, du Sud au Nord, de MULHOUSE à STRASBOURG, et d'abord par le choix de complices responsables, capables d'assumer cette tâche redoutable et de confiance. Ainsi Paul WINTER, alias Commandant DANIEL, exerça-t-il cette fonction pour l'ensemble du HAUT-RHIN.

Un second projet nous animait également : il était relatif aux Alsaciens-Lorrains, évacués ou réfugiés depuis 1939, dans les différentes provinces du SUD-OUEST de la FRANCE, et qui avaient renoncé à réintégrer l'ALSACE-LORRAINE annexée. Et déjà on pouvait prévoir que de prochaines expulsions ou évasions allaient en augmenter le nombre. Il apparaissait, pensions-nous, que la libération de nos provinces ne pourrait s'accomplir honorablement sans la participation active de nos compatriotes en exil. Ainsi poussions-nous l'utopie jusqu'à imaginer la constitution d'une véritable unité combattante d'Alsaciens et de Lorrains destinée à prendre part, au jour J, à la reconquête de nos provinces. Et déjà nous tracions les contours de ce que nous appelions alors la "*SEPTIEME COLONNE D'ALSACE*" ou la "*LEGION ALSACE-LORRAINE*". La surprise fut que ce rêve s'est réalisé, comme nous le verrons dans un instant.

En même temps que nous jetions ainsi les bases de ce vaste mouvement de Résistance, qui allait devenir le "RESEAU MARTIAL", nous occupions nos quelques loisirs à aider des prisonniers évadés à franchir les cols vosgiens : initiatives audacieuses qui, déjà, préfiguraient ce qui constituera une des missions du Réseau MARTIAL, dont la plus spectaculaire, à coup sûr, fut l'évasion, en 1942, du Général GIRAUD; ce qui coûta la vie à notre ami René ORTLIEB et à plusieurs autres camarades.

Décembre 1940 fut le mois des expulsions. Nous nous y attendions. De nombreuses familles thannoises et des environs furent embarquées, dont la nôtre. Gaston LAURENT s'est trouvé dans le même convoi. Ce fut aussi, pour moi, une nouvelle phase de ma vie de résistant.

2. LYON : JANVIER 1941 - JUIN 1943

Alors que ma famille aboutit dans le GERS, pour bientôt émigrer en ALGERIE, je me trouvais à LYON, dès janvier 1941, pour y poursuivre mes études de théologie au Séminaire Universitaire. Ce Séminaire allait devenir une véritable officine de la Résistance, avec la complicité de son Supérieur, le Père GIRARD, en même temps qu'un refuge pour bien des Juifs persécutés.

LYON, capitale de la Zone Libre, du moins jusqu'à l'envahissement de celle-ci par les Allemands en novembre 1942, LYON était ainsi devenue le point de convergence des divers éléments de la Résistance Française qui s'organisait progressivement.

Peut-être conviendrait-il, ici, d'indiquer succinctement les principales expressions de cette Résistance surgie de sources diverses.

On peut distinguer globalement les FORCES FRANCAISES COMBATTANTES, formées à LONDRES ou directement issues des Services du Général de GAULLE et auxquelles se rattachaient l'ensemble des réseaux de renseignements; et puis les *Forces Françaises de l'Intérieur* ou F. F. I., regroupant celles rattachées à l'A. S. ou "*Armée Secrète*", à l'O. R. A., expression clandestine de l'Armée de l'Armistice, à laquelle s'était lié notre réseau, à "*Résistance Fer*", dont l'activité consistait à désorganiser les circuits ferroviaires, et, plus

tardivement, aux F. T. P. ou "*Franco-tireurs et Partisans*", proches du Parti Communiste. La mission que Jean MOULIN reçut du Général de GAULLE, consistait à réunir l'ensemble de ces organisations dans le M. U. R. ou "*Mouvement Uni de la Résistance*". Après le drame de CALUIRE, Georges BIDAULT succéda à Jean MOULIN à la tête du Comité National de la Résistance. Il convient d'ajouter à cet ensemble les initiatives, particulièrement efficaces sur l'opinion publique, de la presse clandestine, telle que "*Libération*" ou "*Témoignage Chrétien*".

Dès mon arrivée à LYON, je retrouvai le Réseau MARTIAL qui, lui-aussi, y avait installé son Etat-Major, laissant à THANN son antenne alsacienne. Paul DUNGLER et Marcel KIBLER, échappés d'ALSACE, avaient, avec leurs familles, élu domicile dans la banlieue lyonnaise, ce qui facilitait nos fréquentes rencontres. Le réseau lui-même avait établi son siège dans les locaux d'une clinique de VILLEURBANNE où, parmi bien d'autres complices, je retrouvai Gaston LAURENT, Albert LEMBLE, Lucien GSTALDER et aussi, parfois, Jean ESCHBACH, alias Capitaine RIVIERE, dont l'action se situait alors dans le JURA.

Le contact établi, je me mis au service de l'équipe en recrutant quelques nouveaux amis alsaciens avides de s'engager avec nous. Parmi ceux-ci, un jeune étudiant, Bernard METZ, prêt à surseoir à ses études de médecine pour se mettre totalement au service de la cause de l'ALSACE-LORRAINE (ce qui ne l'empêchera pas de devenir un brillant universitaire). Bien vite, il devient, au profit du Réseau MARTIAL, le grand agent de liaison entre les groupes de résistants alsaciens et lorrains, répartis dans les différentes régions de la Zone Sud, chargé en particulier d'assurer le lien avec l'ensemble universitaire de STRASBOURG (professeurs et étudiants) replié à CLERMONT-FERRAND.

Il me faut, ici, ouvrir une large parenthèse. Au cours des années 1941-1942, les mouvements de Résistance, encore dispersés, ne se référaient pas unanimement au Général de GAULLE, encore que l'Appel du 18 juin avait été largement entendu. Si le Gouvernement de VICHY jouait le jeu de la collaboration avec l'ALLEMAGNE, il se trouvait aux côtés de PETAIN quelques patriotes pour soutenir la Résistance, en laissant croire au secret acquiescement du Maréchal. Paul DUNGLER était de ceux-là. L'Etat Français de VICHY, issu de la défaite, représentait un peu le triomphe de l'extrême-droite, de l'Action Française en particulier. Et Paul DUNGLER en était un militant, sans doute déchiré par la trahison de Charles MAURRAS, mais conforté par ce qu'il pensait être le silencieux accord du

Maréchal, pour la cause qu'il défendait. Un signe de cette résistance camouflée de VICHY fut, à coup sûr, la création et l'activité de l'École des Cadres d'Uriage, d'où surgirent toute une pléiade de futurs responsables de la Résistance. BEUVE-MERY, le fondateur du journal "LE MONDE", en était issu.

Mais, revenons à LYON. Ma participation au Réseau MARTIAL n'occupait pas tout mon temps. La Faculté de Théologie et ma préparation au sacerdoce m'absorbaient en priorité; mais aussi d'autres activités liées à la Résistance, dont l'aide aux amis Juifs persécutés; et pour mieux aider ceux-ci et tant d'autres, je collaborais étroitement avec mon ami Jean STETTEN qui avait créé la plus grande entreprise de faux papiers, et participais à un réseau d'évasions par l'Espagne. J'eus également l'avantage de collaborer avec le Père CHAILLET au lancement du journal clandestin et bientôt des cahiers du "*Témoignage Chrétien*", et d'entretenir, ainsi, des liens étroits avec le Père de LUBAC et les Jésuites de FOURVIÈRE, avec André MANDOUZE comme aussi avec Emmanuel MOUNIER, le fondateur de la revue "*Esprit*". Le but du "*Témoignage Chrétien*" était d'informer les catholiques français, volontiers séduits par la "*Révolution Nationale*" de VICHY, du caractère pernicieux de l'Idéologie nazie et du danger moral de la politique de collaboration menaçant l'âme de la FRANCE. Ces révélations s'accompagnaient de quelques courageuses déclarations épiscopales bloquées par la censure. Ce fut aussi l'époque où je rencontrais Robert SCHUMAN, caché dans une modeste chambre de bonne : déjà l'EUROPE, libérée de ses démons, se profilait à l'horizon de son regard.

Le 11 novembre 1942, les Allemands entrèrent à LYON et envahirent toute la Zone Sud. Ce fut l'intrusion de la Gestapo. La vie clandestine devenait de plus en plus redoutable. La Gestapo ne m'a recherché au Séminaire universitaire qu'après mon ordination en juin 1943. J'avais, heureusement, disparu de LYON.

3. TOULOUSE : AOUT 1943

Monseigneur RUCH, l'évêque de STRASBOURG exilé à PERIGUEUX, m'avait alors envoyé à TOULOUSE pour y assurer la pastorale des réfugiés Alsaciens-Lorrains de la région.

Peu après mon arrivée, le Père CHAILLET me demandait de rédiger un cahier du "*Témoignage Chrétien*" sur l'ALSACE-LORRAINE, en vue d'informer les Français de la situation réelle

de nos provinces annexées, que leur cachait la Presse officielle. J'avais 10 jours pour rédiger cet ouvrage de 75 pages, qui s'est intitulé "*ALSACE et LORRAINE, terres françaises*". Je possédais, à cet effet, une ample documentation qui me parvenait régulièrement par des cheminots Alsaciens. Cela se passait en septembre 1943. Je fus aidé, dans ce travail, par un jeune couple : Fernand et Raymonde BELOT. Nous fûmes trahis. Fernand et Raymonde furent arrêtés, lui, fusillé, et elle, envoyée en camp de concentration. J'échappais de justesse.

Désormais forcé à un nomadisme permanent, je changeais sans cesse de domicile. Cela ne m'a pas empêché d'entretenir une habituelle relation avec Monseigneur SALIEGE, l'archevêque de TOULOUSE, le plus courageux de l'Episcopat Français, et surtout de poursuivre ma mission de recrutement et de regroupement, pour le compte du Réseau MARTIAL, de jeunes Alsaciens et Lorrains stationnés en HAUTE-GARONNE, dans le GERS, dans les HAUTES et BASSES-PYRENEES et jusque dans le LOT, où résidait Léon KRAFT qui nous fut d'une aide précieuse, et cela, en vue de cette unité combattante envisagée à THANN dès 1940. J'étais accompagné, dans cette tâche, par André RIEDINGER et le Capitaine COURTOT, arrêté à LIMOGES avec Gustave HOVER et décédé au camp de concentration de NEUENGAMME. Pendant ce temps, DIENER-ANCEL et d'autres camarades poursuivaient la même besogne en DORDOGNE, en CORREZE et dans le LIMOUSIN, alors que Bernard METZ, tout en assurant la liaison entre nous tous, s'occupait à galvaniser les étudiants à CLERMONT.

Pendant que cette vaste organisation se mettait en place, il s'est produit un événement, à mon sens fort regrettable. Paul DUNGLER s'était secrètement rendu à ALGER pour une mystérieuse mission, bien étrangère, semble-t-il, à sa responsabilité de chef du Réseau MARTIAL. Y allait-il pour y rencontrer le Général GIRAUD alors en conflit avec DE GAULLE ? Toujours est-il qu'il revint sur le continent, parachuté par le soin des Américains, pour une mission non moins mystérieuse auprès d'un Etat-Major de la Wehrmacht. Tout laisse à penser qu'il portait un message secret dont les effets ne se révéleraient qu'au lendemain du putsch contre HITLER. Le putsch ayant échoué, Paul DUNGLER fut arrêté, non par la Gestapo, mais par les Services de l'Abwehr, et envoyé en captivité, d'où il revint indemne après la Libération. Cette aventureuse escapade de DUNGLER cache une étrange page d'histoire qu'il conviendrait d'élucider à partir de précisions que certains documents pourraient révéler.

Avec son départ, Paul DUNGLER avait fort heureusement confié la direction du réseau MARTIAL au Commandant MARCEAU, alias Marcel KIBLER.

J'appris alors que LONDRES nous avait rayés des réseaux officiellement reconnus. Je pris rendez-vous avec Georges BIDAULT qui avait succédé à Jean MOULIN. Cela me fut aisé, car BIDAULT était un vieil ami. Je me rendis donc à PARIS. La rencontre eut lieu le 4 janvier 1944, dans un bar de la rue MONTALEMBERT. BIDAULT m'expliqua les motifs de notre exclusion : la mission de Paul DUNGLER. Je lui confirmai que notre réseau était étranger à cette initiative personnelle, et que Paul DUNGLER avait cessé d'être notre chef. Moyennant quoi BIDAULT s'est chargé de rétablir les liens rompus.

4. L'HEURE DES MAQUIS

Le 6 juin 1944, jour du débarquement des alliés en NORMANDIE, je pris le maquis avec un grand nombre de nos camarades de la région toulousaine : un étrange amalgame, au sein duquel des étudiants, des vanniers des bords du RHIN et des politiciens Strasbourgeois, comme aussi quelques agrégés d'université et un sous-préfet. Je m'étais associé à quelques officiers d'active, dont le Lieutenant Charles PLEIS, le Capitaine Paul MEYER et le Capitaine Louis ARGENCE. Nous formions un commando mobile d'une cinquantaine d'hommes, munis d'armes parachutées. Notre unité était rattachée à l'O. R. A. par un contrat résiliable en vue de notre prochain regroupement avec les autres maquis d'Alsaciens et de Lorrains des régions voisines. Notre mission consistait à intercepter les convois de la Wehrmacht et à les empêcher, par tous les moyens, de rejoindre le front de NORMANDIE. Je ne vous relaterai pas la série d'embuscades auxquelles nous nous sommes livrés.

Parallèlement, la formation de DORDOGNE, qui avait constitué ses maquis avant nous, dont celui du Bois de DURESTAL commandé par DIENER-ANCEL, poursuivait la même besogne, dans le cadre de l'A. S.. Même combat pour nos amis du LOT, commandés par le Commandant MULLER et le Capitaine Edmond FISCHER, rattachés par opportunité aux F. T. P.. Malheureusement le groupe de résistance de l'université de STRASBOURG, replié à CLERMONT, avait été démantelé par une vague d'arrestations qui a complètement paralysé ses projets. Les quelques rescapés ne nous rejoindront que bien plus tard.

5. LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE

15 AOUT 1944 : Le SUD-EST et le SUD-OUEST sont pratiquement libérés par les F. F. I.. La Première Armée Française du Général DE LATTRE débarque sur la COTE D'AZUR. C'est aussi l'heure du regroupement de nos commandos dispersés. Bernard METZ, qui en assurait la liaison, s'active.

Il s'est alors produit un épisode qui a bien failli compromettre la suite de l'aventure. L'officier désigné par le Réseau MARTIAL pour prendre le commandement de cet ensemble regroupé en une unité "ALSACE-LORRAINE", devait être parachuté à FIGEAC, dans le LOT. Bernard METZ l'y a attendu en vain. Par je ne sais quelle erreur tactique, il aurait été parachuté dans un maquis vosgien du Réseau MARTIAL. Il s'agissait donc pour nous de choisir, d'extrême urgence, un autre chef capable de nous conduire vers le but.

J'avais donc sollicité le Colonel NOETINGER, qui venait de prendre le commandement militaire de TOULOUSE libérée. Il accepta de grand coeur. De son côté, DIENER-ANCEL, chef du commando de DORDOGNE, connaissait un certain Colonel BERGER, alors inspecteur des unités maquisardes du SUD-OUEST. Arrêté par les Allemands, BERGER parvint, à la faveur de la fuite de ses geôliers, à quitter la prison de TOULOUSE pour se représenter à DIENER-ANCEL et s'offrir à prendre le commandement de ce qui allait devenir la BRIGADE ALSACE-LORRAINE. BERGER n'était autre qu'André MALRAUX. Après quelques hésitations, il fut bien vite plébiscité. Et j'eus la délicate mission de décommander le Colonel NOETINGER, lequel me mit à l'aise par cette réflexion : *"Devant MALRAUX, on ne peut que s'incliner"*.

MALRAUX s'adjoint le Colonel JACQUOT, un militaire chevronné, le futur général qui commandera le CENTRE-EUROPE dans le cadre de l'OTAN. Il avait aussi à ses côtés André CHAMSON qui, ami du Général DE LATTRE, négocia notre rattachement à la Première Armée Française.

Le 11 septembre, nos commandos de DORDOGNE et ceux de la région toulousaine et du LOT font leur jonction au PONT DE CORNIL, près de TULLE. Ils constitueront les deux premiers bataillons de la Brigade : le Bataillon "STRASBOURG" et le Bataillon "METZ", respectivement commandés par DIENER-ANCEL et PLEIS. Le 20 septembre, ils sont rejoints par les groupes venus

de SAVOIE, qui deviendront le Bataillon "MULHOUSE" sous le commandement de René DOPFF qu'accompagnait Octave LANDWERLIN. Le Bataillon "MULHOUSE" recevra plus tard le complément du commando "BELFORT" commandé par Pierre DUFAY. Ainsi naquit la BRIGADE ALSACE-LORRAINE, forte d'environ 1.500 hommes.

Désormais, j'assume les fonctions d'aumônier, avec un confrère catholique, le Père BONNAL, et deux confrères protestants : les Pasteurs Paulot WEISS et Fernand FRANTZ.

C'est dans la région lyonnaise que la Brigade rejoint la Première Armée dans le cadre de laquelle, au long de sa remontée vers l'ALSACE, elle fut engagée dans trois opérations importantes et relativement meurtrières.

Affectés d'abord au 2ème Corps d'Armée du Général de MONSABERT, nous participons, avec la 1ère D. B., à déloger la Wehrmacht des premiers sommets vosgiens au-dessus de RAMONCHAMPS. La rude bataille des HAUTS de la PARERE a duré près d'une semaine (entre la fin septembre et le début d'octobre). Nous y avons perdu une vingtaine d'hommes, sans compter les blessés.

Le second engagement, celui de la TROUÉE de BELFORT, avec le 1er Corps d'Armée du Général BETHOUARD, et singulièrement la 5ème D. B., nous permit enfin de pénétrer en ALSACE par SEPPOIS, de libérer BALLERSDORF et d'entrer les premiers dans DANNEMARIE, non sans pertes sérieuses, pour participer ensuite à la percée sur MULHOUSE où nous entrâmes le 23 ou le 24 novembre, alors que les troupes allemandes occupaient encore une grande partie de la périphérie.

STRASBOURG venait d'être libérée par la 2ème D. B. du Général LECLERC. Mais le Centre de l'ALSACE - ce qu'on appelait la poche de COLMAR - restait encore aux mains des Allemands. En décembre, la contre-offensive de VON RUNDSTETT surprend les armées alliées. STRASBOURG est à nouveau menacée, d'autant que les Américains décident d'en retirer leurs troupes, et singulièrement la 2ème D. B. qui était partie intégrante de leur 6ème Armée. DE GAULLE réagit avec vigueur. Et DE LATTRE envoie notre Brigade sur STRASBOURG pour assurer, en appui de la 1ère D. F. L., la défense du Sud de la Ville, d'ILLKIRCH à OBENHEIM et SELESTAT.

Devant rejoindre STRASBOURG en contournant les VOSGES, je me souviendrai toujours de ce moment émouvant où nous apparut la silhouette de cette Cathédrale qui n'avait cessé d'être le symbole de tous nos espoirs et l'aiguillon de notre courage.

A peine entrés dans la ville, nous prenons littéralement d'assaut cette Cathédrale qu'HITLER avait réduite au silence de la tombe. Et dans l'édifice meurtri, nous célébrons, pour la première fois depuis 1939, une Messe Solennelle où Soldats et Strasbourgeois chantèrent à l'unisson l'action de grâces de la Libération.

Mais bientôt s'accroissait la contre-offensive allemande. L'administration française pliait bagages et les habitants, insécurisés, quittaient la ville. Le choc s'est produit aux premiers jours de janvier.

Les Allemands repassent le RHIN à GERSTHEIM. Une de nos compagnies y fut encerclée et faite prisonnière. Une autre parvint à s'échapper en longeant le Petit RHIN jusqu'à hauteur de PLOBSHEIM, où nous l'avons recueillie. Fort heureusement, nous parvenons à stopper l'avance ennemie sur le pont du canal à KRAFT, en détruisant le char qui s'appêtait à le franchir.

Au Nord de STRASBOURG, du côté de GAMBSHEIM, des unités de la Gendarmerie, aidées par des F. F. I., parvinrent à arrêter l'adversaire. STRASBOURG était sauvée. Alors qu'aux premiers jours de février, la 1ère Armée Française, aidée d'une division américaine, libérait COLMAR.

Ainsi s'achevait la mission de la BRIGADE ALSACE-LORRAINE.

Je me permets ici d'ouvrir une nouvelle parenthèse : l'équité m'oblige à reconnaître que le projet du Réseau MARTIAL a également trouvé à s'accomplir au travers d'une autre unité qui s'est appelée le G. M. A. ou "*Groupe Mobile d'Alsace*", conduite par le Commandant GEORGES. Il fut essentiellement composé de jeunes Alsaciens sortis de SUISSE où ils avaient trouvé refuge sous l'occupation allemande. Constitué dans le JURA, le G. M. A. a participé à l'offensive sur MULHOUSE.

Peut-être convient-il, à présent, d'évoquer le visage de celui qui nous commandait : André MALRAUX.

Je ne parlerai ni du stratège, ni de l'écrivain, pas plus que de mes relations personnelles avec lui, qui se sont

prolongées bien au-delà de notre commune aventure, mais du rôle véritablement charismatique qui fut le sien tout au long de cette entreprise libératrice.

Séduit par l'aventure de la libération de l'ALSACE et de la LORRAINE, MALRAUX s'était donc mis à la tête des quelque 1.500 volontaires que nous fûmes. De quoi s'agissait-il pour lui, fondamentalement ? Certes, de libérer une terre et un peuple annexés par la force et contre son gré, et d'opérer cette libération avec les fils et les frères de ceux que le régime nazi tenait encore enchaînés. Mais ce qui, par-dessus tout, fascinait MALRAUX, c'était le projet de constituer une cohorte d'hommes libres, d'hommes devenus libres par le simple geste d'offrir leur vie pour la liberté de leurs frères et d'en accepter le risque suprême : la mort. Et ce pays qui nous attendait au-delà des sommets vosgiens aurait bien besoin, pensait-il, d'hommes libres pour se recréer dans la fraternité.

Un mystère a traversé notre aventure : celui d'une étrange relation spirituelle entre le chef et sa troupe. Sans paroles inutiles et sans manifestations spectaculaires, par sa seule présence, il révélait à ses hommes le fond d'eux-mêmes. Il leur donnait d'explicitier en idéal de justice et de liberté, au-delà même du refus de l'humiliation, les sentiments primitifs et les motifs obscurs qui les avaient jetés dans l'aventure. Certes, leur farouche volonté de participer à la libération d'une terre et d'un peuple, les leurs, était évidente. Mais leur surprise fut de recevoir de leur colonel la conviction que l'expérience qu'ils vivaient avec lui les conduisait vers cette liberté profonde qui fait les vrais libérateurs. Ils savaient, par cet étrange lien de communion avec leur chef, qu'en offrant leur vie jusqu'au risque de la mort, ils acquéraient la dignité des hommes libres et pénétraient dans l'univers de la Fraternité. MALRAUX répétait volontiers cette parole de Jésus en Saint-Jean : *"Il n'y a pas de plus grand amour que d'offrir sa vie pour ses amis"*. C'est exactement cette part de lui-même que MALRAUX a su communiquer à ses hommes, si bien que nul d'entre nous, quelle qu'ait été sa condition de départ, ne pourrait aujourd'hui nier avoir été, d'une certaine manière, renouvelé à son contact.

Tout agnostique qu'il fût, son témoignage des valeurs en lesquelles se reconnaissait la majorité chrétienne de son unité, réveillait en nous les profondeurs somnolentes de la foi, au point que mon ministère d'aumônier se trouva facilité par la rencontre d'un climat spirituel et fraternel d'une étonnante densité.

Après la libération définitive de l'ALSACE et de la MOSELLE, la Brigade s'est dissoute, car elle avait accompli sa mission. MALRAUX est allé rejoindre le Général DE GAULLE pour participer avec lui à la gestion de la FRANCE... et déjà envisager le processus de réconciliation avec une ALLEMAGNE libérée de ses démons. Et cela lui fut d'autant plus aisé qu'il n'avait jamais éprouvé de haine vis-à-vis du peuple qu'il combattait. MALRAUX ne connaissait pas la haine, pas plus que son ami Edmond MICHELET, rescapé de DACHAU, ou Robert SCHUMAN, le père de l'EUROPE. Nous leur savons gré de cette leçon de noblesse où la miséricorde rencontre le réalisme.

Faut-il ajouter qu'en quittant ses camarades de combat, MALRAUX n'a jamais oublié l'ALSACE qui s'était littéralement incrustée en lui : n'était-elle pas devenue l'objet de prédilection du Ministère des Affaires Culturelles ? THANN, comme STRASBOURG, en ont amplement bénéficié.

Au terme de ce témoignage, certains d'entre-vous pourraient se poser fort légitimement la question suivante : comment un prêtre peut-il être en même temps un combattant ? Je m'étais moi-même posé le cas de conscience. Une phrase, que Charles PEGUY attribuait à Dieu, m'était alors revenue en mémoire : "*Prier pour la victoire et refuser de se battre, je dis que c'est mal-élevé.*"

Merci de votre attention.

Pierre BOCKEL.

Note de la Rédaction du Bulletin

Les circonstances dans lesquelles André MALRAUX s'est offert à prendre le commandement de ce qui devait devenir la Brigade, sont un peu plus complexes que celles brièvement relatées par Pierre BOCKEL, dans le 3ème alinéa de la 5ème partie de sa conférence. La relation précise en est donnée pages 140 à 142 de l'ouvrage de Léon MARCADET consacré à l'histoire de la Brigade. Cette remarque n'altère en rien la signification du choix fait alors par André MALRAUX en acceptant le commandement offert.

CARNET NOIR

La Section SUD-OUEST fait part du décès, dans le courant de l'été dernier, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, du fils de Madame Jacqueline BRANDSTETTER, seconde épouse de notre doyen d'âge, le Colonel SCHATZI, à qui les anciens de la B.A.L. expriment leurs très sincères condoléances.

CHAMINADE René - inhumé le 8 novembre 1990 à CUBJAC, DORDOGNE.

Décédé à l'âge de 64 ans, le défunt était issu d'une ancienne famille d'agriculteurs, installée à CUBJAC depuis plusieurs générations. Entré très jeune dans la Résistance, il participa à la libération de la DORDOGNE, puis à la bataille des VOSGES, au sein de la BRIGADE ALSACE-LORRAINE. Une importante délégation d'Anciens Combattants ainsi que de nombreux parents et amis ont assisté à ses obsèques en l'église de CUBJAC. Bien que n'ayant pas été membre de l'Amicale, il demeure dans la mémoire des Anciens du Bataillon "STRASBOURG" auquel il a appartenu.

DERHILLE Marcel - inhumé le 11 novembre 1990 à VERGT, DORDOGNE.

Décédé à l'âge de 91 ans, le défunt était le père de notre camarade Marcel DERHILLE, ancien du Commando "VALMY" et membre de la Section SUD-OUEST. Dernier Ancien Combattant de la guerre 14-18, domicilié dans la commune de VERGT, le défunt a été inhumé 72 ans après l'Armistice de RETHONDES. Engagé volontaire dans la Marine en 1917, à l'âge de 18 ans, il prit part à plusieurs engagements navals à bord de contre-torpilleurs, puis de sous-marins, jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918, puis participa, jusqu'en 1921, à la campagne de POLOGNE, moins présente évidemment que les événements majeurs de la première guerre mondiale dans les manuels d'histoire. La Section SUD-OUEST a manifesté sa profonde sympathie aux enfants et à toute la famille du défunt.

GILBERT Louis - décédé le 26 avril 1990 à GERARDMER, VOSGES.

Le défunt était le frère de notre camarade Georges GILBERT, membre de la Section HAUT-RHIN, à qui son président a exprimé les condoléances de l'Amicale.

PEIFFER Marguerite - décédée le 16 janvier 1991 à CHATEAU-SALINS, MOSELLE.

La défunte était l'épouse de notre camarade Alphonse PEIFFER, "*Lieutenant BERNARD*", qui succéda au Capitaine FIGUERES à la tête du Commando "*VERDUN*" du Bataillon "*STRASBOURG*". Une importante délégation d'anciens de la brigade, dont G. HOVER, Président National, P. PILLOT, Président de la Section MOSELLE et R. HUSSON, Sénateur-Maire de DIEUZE, a manifesté à notre camarade la part prise par l'Amicale à sa douleur.

VEVERT Eugène - décédé le 11 décembre 1990 à METZ-QUEULEU, MOSELLE.

Ancien du Bataillon "*METZ*" (parc automobile), le défunt a été inhumé le 14 décembre, jour où se tenait l'Assemblée Générale de la Section MOSELLE, dont une importante délégation a assisté à la messe d'enterrement célébrée en l'église de l'Immaculée-Conception en fin d'après-midi.

CARNET VERMEIL

Le 27 octobre 1990, nos amis, le Colonel Charles PLEIS et son épouse ont fêté leurs 60 ans de mariage au Cercle Militaire de COLMAR où P. BOCKEL, B. METZ et J. LIBOLD leur ont apporté les félicitations de l'Amicale.

Le 10 octobre 1990, nos amis René MICHELETTI et son épouse ont fêté leurs 40 ans de mariage, lors d'un goûter du Club du 3ème Age d'AMANVILLERS, MOSELLE.

Le 11 mars, notre camarade René THILL, de la Section MOSELLE, Chevalier de la Légion d'Honneur, a remis cette haute distinction à son frère aîné, Gaston THILL, lors d'une cérémonie au restaurant EST-RELAIS de notre camarade Paul ALBERT à METZ-GRIGY. Le nouveau légionnaire, qui avait refusé l'incorporation dans l'Arbeitsdienst en janvier 1943, avait été déporté en HAUTE-SILESIE dans un camp dont il s'est évadé en novembre 1943. Arrêté par la Gestapo quelque temps plus tard à AMANVILLERS, il fut interné au FORT de METZ-QUEULEU, d'où il réussit, le 19 avril 1944, avec son frère René et notre camarade MICHELETTI, la seule évasion de ce Fort. Il rejoignit alors le maquis de la MEUSE, pour la durée de la guerre. En 1954, il contracta un nouvel engagement, cette fois dans la Légion Etrangère, dans les rangs de laquelle il participa aux campagnes d'ALGERIE, MAROC, TUNISIE, LIBYE, DJIBOUTI, MADAGASCAR et SUEZ jusqu'en 1968.

A PROPOS DE LA SERIE TELEVISEE :

LE MARI DE L'AMBASSADEUR

A la suite de la parution dans le précédent Bulletin, de l'article sur le roman et la série télévisée portant ce titre, et dont l'auteur, Frédérique HEBRARD, est la fille d'André CHAMSON, des anciens nous ont retransmis un texte sur ce même sujet, paru dans le Bulletin RHIN ET DANUBE. Dans ce texte, Gérard AMBROSELLI, domicilié à KIENZHEIM, HAUT-RHIN, relate les circonstances dans lesquelles il a été conduit à jouer, dans la série télévisée, le rôle de Morand BADER, ancien de la Brigade LORRAINE et grand-père de l'héroïne. Nous le remercions d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire son témoignage.

Frédérique HEBRARD est la fille d'André CHAMSON. Avec lui, je faisais partie de l'Etat-Major du Général DE LATTRE en 39-40 à l'Armée BOURRET à WANGENBOURG, et nous avons réalisé ensemble les images de l'Armée d'ALSACE.

L'amitié fidèle de la Maréchale DE LATTRE a ouvert toutes grandes à Frédérique HEBRARD et à sa famille, les portes et le coeur de l'ALSACE et singulièrement celles du REICHENBERG de ses amis COGNACQ, devenu le WALHEIM du film.

C'est là, avec son fils François VELLE, qu'elle a évoqué pour nous, dès la première rencontre, les prémices de l'âme de son scénario avec la Brigade ALSACE-LORRAINE, MALRAUX et André CHAMSON, compagnons du Général DE LATTRE à la 1ère Armée Française.

Et c'est dans ses souvenirs fervents des combats au seuil de l'Alsace et de la Libération qu'elle m'a fait l'honneur et l'amitié de m'appeler à ce rôle de Morand BADER, vieux survivant de la "Brigade", patriarche de l'ALSACE, de la FRANCE et de l'EUROPE, "le grand-père de l'Ambassadeur".

Gérard AMBROSELLI.
